

4 RUE CHANTELOUVE 38200 VIENNE
TÉL. 04 74 85 00 05 FAX 04 74 85 44 85

THEATRE DE VIENNE

SCÈNE CONVENTIONNÉE. SCÈNE RHÔNE-ALPES

contact@theatredevienne.com www.theatredevienne.com

DOSSIER

D'INFORMATION

SAISON 2009/2010

MUSIQUE CONTEMPORAINE

MAURICIO KAGEL

LE TRIBUN

Tout public : MA. 9 FEVRIER
AU THEATRE DE VIENNE

Renseignements / réservation
04 74 85 00 05
www.theatredevienne.com

LE TRIBUN

de

Mauricio Kagel

Mise en scène :	Jean Lacornerie
Direction musicale:	Pierre Roullier
Interprétation musicale:	Ensemble 2e2m
Jeu:	Bernard Bloch
Vidéo:	Jean-Baptiste Mathieu
Scénographie:	Bruno de Lavenère
Costumes:	Robin Chemin
Lumières:	Laurent Queyrut

Le *Tribun*

Ou

Dix marches et neuf contretemps pour manquer la victoire

(35-40')

récitant, flûte, 2 clarinettes, trompette, trombone,
tuba, 2 percussions, haut-parleur

//

LE TRIBUN

Un orateur politique tient meeting avec le renfort d'un orchestre de fanfare essoufflé, sur fond de marches militaires. Une répétition ? Oui, si l'on en croit la présence des réactions préenregistrées de la foule dont l'orateur semble tant goûter les acclamations et les hurras.

Sommes-nous dans un de ces shows télévisés où l'on exhorte les spectateurs à applaudir au bon moment ? Un sitcom où un faux public réagit et s'esclaffe à notre place ? Serions-nous réellement dans un vrai meeting ?

Ma *Mais, alors que l'assemblée s'interroge sans fin, la fanfare militaire laisse échapper une plainte, une nostalgie de valse, l'orateur se prend les pieds -ou plutôt la langue- dans son discours, versant de temps en temps une larme sentimentale et compassionnelle sur lui-même ou sur son peuple.*

Car la catastrophe approche. Nejoue-t-on pas Dix marches pour manquer la victoire ?

L

*orsque Kagel écrit **Le Tribun** en 1978, il dénonce bien sûr les dictateurs d'Amérique latine, les Pinochet, les Videla et autres Peron... Comme Charlie Chaplin dans **Le Dictateur**, il dénonce le fascisme par la parodie. Le grotesque reste en effet un élément essentiel, constitutif du fascisme ; c'est sa satisfaction à s'affirmer comme grotesque qui fait peur et qui fascine. Aujourd'hui, force est de constater qu'il n'y a pas à chercher bien loin, à l'intérieur comme à l'extérieur de nos frontières, pour trouver de dignes successeurs à ces tribuns. Oui, le texte et la musique de Kagel remettent bien à propos certaines choses à leur place.*

M.

Mais ici, Kagel procède en véritable homme de théâtre, ses marches militaires et son dispositif électroacoustique, son texte malicieux deviennent des loupes, qui grossissent le trait et soulignent l'auto-satisfaction, la vulgarité, le simplisme toujours si séduisant de tous les démagogues. C'est aussi en musicien qu'il ménage, dans cet univers brutal et démagogique, des échappées poétiques où, comme chez Malher, la marche militaire n'évoque plus le bruit des bottes mais les jeux de l'enfance...

*écrivais ces quelques lignes pour le programme du **Festival des Arcs** où nous avons donné avec Bernard Bloch une première version du **Tribun** en 1999. Je n'en retrancherais pas une ligne.*

Les résonances politiques du texte de Kagel n'ont fait que se déplacer légèrement, vers des zones, hélas, plus consensuelles et plus majoritaires...

*Nous avons eu l'occasion de reprendre le spectacle en 2007 au festival **Les Musiques de Marseille** dans la friche de la Belle de mai. Mais cette fois, nous le donnions en diptyque avec **Finale**, une autre pièce du théâtre musical de Kagel, et l'accueil enthousiaste que nous avons reçu, six jours à peine après le deuxième tour des dernières présidentielles, et le plaisir puissant et communicatif qu'avait ressenti Bernard à jouer ce texte, nous ont convaincus, Pierre Roullier, Bernard Bloch et moi-même, de monter une tournée de **Le tribun**.*

Dans *Finale*, pas de texte, mais un discours musical riche et complexe qui fait succéder vitalité et ironie à la noirceur du *Tribun. Finale* (composé par Kagel comme auto-cadeau d'anniversaire pour ses cinquante ans !) est un acte sans parole tout aussi malicieux, où, vers la fin, le chef d'orchestre s'écroule, terrassé par une crise cardiaque... Les musiciens après un instant de stupeur décident de reprendre la pièce sans lui et de l'exécuter jusqu'au bout.

Le rituel du concert est implacable, les saluts se déroulent en enjambant le corps du chef. Le Pouvoir qu'incarne ici la figure du chef d'orchestre (dans laquelle Elias Canetti voyait aussi une figure du Führer) est à terre. La métaphore est lumineuse : personne, ni parmi les musiciens, ni parmi le public ne semble prêter beaucoup d'attention au cadavre du chef.

La musique, magnifique, de Kagel va jusqu'à son terme, les musiciens interprètent et le public consomme en se fichant pas mal de la mort en direct du chef.

Juste retour des choses...

Jean Lacornerie

LE TRIBUN (1978) 10 MARCHES ET 9 CONTRETEMPS POUR MANQUER LA VICTOIRE

A quoi songe le spectateur, suspendu entre la scène et la vie, en écoutant ce moulin à paroles ? Jusqu'où peut-on rester public ? Spectateur de la société, citoyen du théâtre, actif ou passif : comment devenir acteur de sa propre vie ou passer à côté ?

Le *Tribun* est une sidérante machine à raconter le monde pris au piège de la politique, dès lors qu'elle cesse d'être la mise en jeu collective de la cité et dégénère en une publicité indigne. Ce monologue creuse, mot à mot et jusqu'au vertige, le lien obscur qui s'établit entre le politicien et le citoyen.

Entre eux et nous. Ou comment, à notre corps défendant, nous contribuons à fabriquer ceux qui nous gouvernent, en un mélange d'identification, répulsion, lâcheté, trahison, fascination et narcissisme... Loin de toute morale bien pensante, Mauricio Kagel révèle les ambiguïtés et autres monstruosité de notre rituel social.

Ecrit en 1978, pour dénoncer les dictateurs d'Amérique latine, le texte fascine aujourd'hui par sa capacité à faire parler nos tyrans domestiques. Mais si le tribun ouvre la bouche et articule l'immonde, c'est que nous lui apportons du grain à moudre : notre tribut à sa victoire, qui sonne aussi comme notre enterrement... C'est sans compter sur Kagel qui, troublant le jeu, sème la dissonance dans la fanfare et gâche heureusement la cérémonie : si la musique adoucit les mœurs, Mauricio Kagel sait qu'elle peut aussi les fanatiser, alors il a inventé des marches qui freinent et parasitent, moyennant quelques "contretemps", les discours du tribun jusqu'à "manquer" la victoire.

Salutaire déminage républicain !

Jean-Noël von der Weid

LE PARADOXE DE KAGEL

Au fil d'une invention qui toujours désarçonne, on s'est longtemps demandé si Mauricio Kagel n'était pas le Buster Keaton de la musique contemporaine ou alors son Pirandello, un simple bricoleur ou un horloger de génie, un provocateur négatif ou un compositeur de bonne race? Kagel naît à Buenos Aires, la veille de Noël 1931. Il étudie comme il peut le chant, trois instruments, la théorie, mais échoue à l'entrée au Conservatoire. Il se venge sur la philosophie, la littérature anglaise avec Borges, le cinéma. A dix-huit ans il est conseiller artistique de l'Agrupacion Nueva Musica, à dix-neuf co-fondateur de la Cinémathèque Argentine, à vingt-quatre, directeur des réalisations culturelles à l'Université et des études à l'Opéra de Chambre, en même temps que chef d'orchestre au Teatro Colon. C'est alors qu'il décide de quitter son pays où personne ne le joue. En 1956, par trois fois, il sollicite une bourse du gouvernement français. Pas de réponse. Silence également du côté de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis. L'école argentine n'est pas encore à la mode.

Mais voici que l'Allemagne Fédérale l'invite à Cologne. Il s'y installe aussitôt en 1957, travaille au Studio de musique électronique de la Westdeutscher Rundfunk, puis à ceux de Munich et d'Utrecht, crée en 1959 le Kölner Ensemble für Neue Musik, enseigne dès 1960 aux Cours d'été de Darmstadt, puis à Buffalo, à Berlin, en Suède, avant de revenir définitivement à Cologne pour conduire les Cours de musique nouvelle à partir de 1969 et occuper depuis 1974 la chaire de théâtre musical, ouverte pour lui à la Hochschule für Musik.

Le plus étonnant est bien que, tout au long de ces quelque quarante années d'activité professionnelle où la pédagogie tient une place d'importance, le créateur ait pu donner près de deux cents œuvres pour le concert, le théâtre, le cinéma, la radio, la télévision..., les diriger ou les mettre en scène presque toujours lui-même et dans le monde entier, en former les exécutants particuliers et instituer de la sorte une vraie tradition qui a depuis longtemps, en France notamment, ses interprètes de valeur, son public vaste mais toujours passionné, ses exégètes et même ses épigones.

! est que l'art de Kagel a les vertus toniques d'une cure de santé.

On n'y trouve que distance salutaire, détournement, retournement, second degré, pastiche ou caricature avouée. On y est sans cesse à la frontière du cirque, de la prestidigitation, du théâtre de l'absurde, de la démonstration de gadgets et de la musique de chambre, avec toujours une naïveté dure et un humour cruel à donner froid dans le dos.

i un peu de nostalgie, une pincée de tendresse se glissent ici ou là, ce n'est guère que par effraction. Bref, le spectateur-auditeur s'y sent bien, qui se sent libéré des lourdeurs de l'art artistique, de l'esthétique gratuite et de la spéculation abstraite.

Car, au lieu d'agir exclusivement et directement sur la substance de la musique, sa logique, ses formes, voire sur le son lui-même, Kagel s'attaque à l'acte instrumental ou vocal, au geste musical de routine, à la division du travail, à l'idée reçue ou imposée à la sagesse des nations, à la notion d'héritage ou de progrès, à la déification de la machine, à toutes les oppressions et, surtout, aux petites et aux immenses prétentions du monde actuel. Chez lui, la musique est d'abord l'instrument de cette critique avant d'en devenir l'objet, et ce n'est qu'à force de changer de sens qu'elle change réellement de substance.

Même quand elle n'est pas théâtralisée, cette musique révèle du théâtre, au point que la partition déjà s'adresse autant à l'œil qu'à l'oreille, tout cela sans quitter une quintessence musicale, soutenue autant par le contrôle précis des durées et le choix de sonorités rares que par la fonction structurelle du mouvement dans l'espace. De même, le théâtre de Kagel est œuvre du compositeur qui ne peut faire autrement que d'étendre la pensée musicale hors du champ clos des sons. Cependant, et c'est le comble du paradoxe, le spectacle ne donne tout son poids à la musique proprement dite que si celle-ci lui est délibérément étrangère, comme une manifestation erratique mais inéluctable dans le déroulement des choses. Et ce déséquilibre volontaire, ce porte-à-faux perpétuel ont un mérite inattendu : à force de ne pas entendre ce que l'on voit et de ne pas voir ce que l'on entend, on écoute mieux!

Maurice Fleuret

BERNARD BLOCH

Fondateur du Théâtre de la Reprise, de l'Attroupement, du Scarface Ensemble, Bernard Bloch crée en 1996 **Le Réseau (théâtre)**. Sa compagnie est implantée à Montreuil et dispose d'un *lieu intermédiaire* de production, de recherche et de présentation qu'elle partage avec la compagnie Le Cartel et (CAP)*.

Comédien depuis 1971, il a joué notamment sous la direction de Jean-Pierre Vincent, Jean Jourdeuil, Bernard Sobel, Robert Gironès, Jacques Lassalle, Jean-Paul Wenzel, Jean-Luc Lagarce, Agnès Bourgeois, Elizabeth Marie, Philippe Lanton, Matthias Langhoff, Arnaud Meunier, Denis Guénoun, Philippe Mentha, Vincent Goethals... En 2008, il vient d'interpréter le rôle de Chrysalde aux côtés de Daniel Auteuil dans *L'école des femmes* que Jean-Pierre Vincent a créé à l'Odéon.

Et au cinéma et à la télévision sous celles de Ken Loach, Yves Boisset, Jeanne Labrune, Richard Dindo, Philippe Garrel, Jacques Audiard, Michel Piccoli, John Frankenheimer, Romain Goupil, Antoine de Caunes, Philippe Leguay, Thomas Vincent, Anne Fontaine, Félix Olivier...

Metteur en scène, il a monté 19 spectacles depuis 1978. Notamment *Faust*, *Antoine et Cléopâtre*, *Vaterland* (avec J.P.Wenzel), (Prix national de la critique 1983 pour la meilleure création en français) *Tue la mort* et *Dehors/Dedans* (Tom Murphy), *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* (Fassbinder), *Moi, quelqu'un* (I.Rèbre), *Les Paravents* (Jean Genet), *L'Ouest Solitaire* (Martin McDonagh), *Lehaïm-à la vie* (Herlinde Koelbl), *Hypothèse Mozart* (Frédéric Sounac). Il est crée *Le ciel est vide* (Alain Foix) en octobre 2008 à Montreuil.

Auteur, adaptateur et traducteur, il a écrit ou traduit 11 textes de spectacle; notamment *Le prince et le marchand* d'après Dostoïevski, *Vaterland* avec J.P.Wenzel (prix de la meilleure création en langue française en 1984), *Tue la mort* et *Dehors / Dedans* d'après Tom Murphy, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* de R.W.Fassbinder, *L'Ouest solitaire* de Martin McDonagh, *Lehaïm-à la vie !* avec B.Chartreux d'après Herlinde Koelbl...

Le Réseau (théâtre) reçoit le soutien de la DRAC Ile-de-France -Ministère de la Culture et de la communication-, et, en coproduction avec **(CAP)*** -coopérative artistique de production- ceux de la Région Ile-de-France et du Conseil Général de Seine-Saint-Denis.

JEAN LACORNERIE

Né en 1963 à Strasbourg, Jean Lacornerie a été formé par Jacques Lassalle dont il a été l'assistant au Théâtre National de Strasbourg. En 1990, Jacques Lassalle le nomme, à 26 ans, Secrétaire Général de la Comédie Française. Il y mène à bien l'ouverture du Théâtre du Vieux Colombier où il mettra en scène une année plus tard *La Glycine* de Serge Rezvani, 1993.

Jean Lacornerie fonde la **Compagnie Ecuador** à Lyon en 1992. Il s'intéresse tout particulièrement aux écritures contemporaines et monte *Les Cyniques* d'Anatoli Marienghof, *Eva Péron* de Copi, *Joséphine, une petite révolte dans un placard à balais* de Guy Walter, *Eros et Priape* de Carlo Emilio Gadda, *Une Idée à vendre* de Daniele Del Giudice, *Saint Georges chez les Brocchide* Carlo Emilio Gadda.

A partir de 1994, il confie la direction musicale de la compagnie à Bernard Yannotta, et explore avec lui toutes les formes du théâtre musical, en résidence à l'Espace Malraux, Scène nationale de Chambéry : *L'Homme qui prenait sa femme pour un chapeau* de Michael Nyman, *Trouble in Tahiti* de Leonard Bernstein, *Mahagony* de Kurt Weill et Bertolt Brecht, *Happy End* de Kurt Weill et Bertolt Brecht

En octobre 2002, il est nommé avec Etienne Paoli au Théâtre de la Renaissance (Oullins Grand Lyon) pour mener un projet original dédié au croisement du théâtre et de la musique de l'opéra de chambre à la comédie musicale. C'est là qu'il crée pour la première fois en France deux oeuvres américaines de Kurt Weill en coproduction avec l'opéra de Lyon.

2008 *Lady in the dark* de Kurt Weill et Moss Hart

2006 *Signé Vénus* de Kurt Weill et Ogden Nash

2005 *L'Orfeo* de Luigi Rossi, Maîtrise de l'Opéra National de Lyon

2005 *Pour toi baby !* de George Gershwin et George Kaufmann

2005 *Le Rêve du Général Moreau* de Klabund, avec le Quatuor Debussy

1999 *Samson* de Haendel, dir. Ton Koopman, Festival d'Ambronay

1994 *La Trahison Orale* de Mauricio Kagel, Festival de Spoleto USA, Charleston S.C

PIERRE ROULLIER

Il quitte le Maroc en 1960 à l'âge de six ans pour la ville de Chambéry où son père administrateur civil prend ses nouvelles fonctions. Pierre Roullier, né dans une famille d'ingénieurs, entreprend des études supérieures de mathématiques qui l'amènent aux portes des grandes écoles. Il décide de devenir musicien.

Flûtiste de formation, Pierre Roullier intègre la classe de Jean-Pierre Rampal au Conservatoire national supérieur de musique de Paris, où il obtient un premier prix de flûte à l'unanimité, ainsi qu'un premier prix de musique de chambre. Il gagne les concours internationaux de Munich, de Rotterdam et Martigny. Parallèlement, il mène des études supérieures de philosophie et entreprend des études de direction d'orchestre avec Erich Bergel professeur à la Musikhochschule de Berlin.

Flûte-solo de l'Ensemble Orchestral de Paris de 1979 à 1988, membre du Quintette à vent Nielsen, il joue en soliste dans les plus grandes salles européennes, au Japon et en Amérique du Sud. Depuis 1988, il conduit une activité de chef d'orchestre où il couvre un répertoire très large allant de l'opérette à la création contemporaine dans des lieux aussi divers que l'Opéra-Comique, les Wiener Festwochen (Autriche), Radio-France, le Festival d'Avignon, le Kunsthalle à Brème.

Invité par l'Opéra de Nice, l'Orchestre de Sofia ou l'Orchestre Symphonique d'Osaka il se produit dans les salles les plus importantes. Il dirige l'Orchestre des Pays de la Loire, l'Orchestre National d'Ile-de-France et crée l'opéra *Vertiges* de Jean-Pierre Drouet au Grand Théâtre de Bordeaux. Il se produit à l'Opéra d'Angers et au Grand Théâtre de Tours. Il crée et enregistre l'opéra *Micromégas* de Paul Méfano au Festival de Radio-France et Montpellier, l'opéra de Régis Campo *Hatim le Généreux* à l'Opéra de Besançon et la *Cantate n°1* de Bruno Mantovani sur les poèmes de Rilke au Festival Musica de Strasbourg.

Ses enregistrements couvrent un vaste répertoire allant de Jean-Sébastien Bach à Tôru Takemitsu, de Beethoven à Dusapin et Strasnoy. Ils sont salués par la critique et ont reçu des récompenses prestigieuses de l'Académie du Disque Français et de l'Académie Charles Cros.

Pierre Roullier est le directeur artistique de l'Ensemble 2e2m.

L'Académie du disque Lyrique lui a décerné en 2007 l'Orphée d'Or du meilleur enregistrement de musique des XX^{ème} et XXI^{ème} siècles pour *Hochzeitsvorbereitungen* d'Oscar Strasnoy (Editions Chant du Monde).

ENSEMBLE 2E2M

L'Ensemble 2e2m appartient à la génération pionnière celle qui dans le sillage du Domaine Musical a conçu l'outil du compositeur, l'ensemble de solistes à « géométrie variable ». Paul Méfano fut une des chevilles ouvrières en faisant le lien entre deux collectifs, les musiciens-interprètes et les compositeurs.

En 1971, l'ensemencement de la première génération avait trouvé son second souffle, l'utopie sérielle laissait apparaître une génération ouverte à l'aléa, à l'accident, au son dans sa plénitude mais aussi à la subjectivité, celle de l'interprète.

Aujourd'hui, près de trente-cinq ans plus tard, le paysage musical a changé. Le fait musical s'est étendu à toute la planète grâce aux technologies de la reproduction et de la diffusion. Chaque jour de nouvelles musiques naissent, d'autres meurent, d'autres encore se métamorphosent, voire s'hybrident. Le compositeur, cet hyperboréen à contretemps de l'éphémère, oppose à « l'effet de serre » des médias, l'intensité de « l'effet papillon » de la partition.

De la chrysalide au concert, l'Ensemble 2e2m est un compagnon fidèle et un interprète exigeant au service des compositeurs.

« N'ayant jamais négligé le répertoire classique, moderne et très récent, l'Ensemble a créé plus de six cents partitions et révélé au public des compositeurs considérés aujourd'hui comme essentiels (Brian Ferneyhough, Luis de Pablo en 1974, Franco Donatoni dès 1977, Pascal Dusapin en 1979 ; Sofia Goubaïdoulina dès 1980, puis à partir de 1982 Giacinto Scelsi, et dès 1989 Toshio Hosokawa). L'Ensemble 2e2m est sur tous les fronts, soucieux que la diffusion des oeuvres s'inscrive dans le tissu social. La formation encourage de jeunes talents (Noriko Baba, Franck Bedrossian, Aureliano Cattaneo, Octavio Lopez, Laurent Martin, Jonathan Pontier, Oscar Strasnoy) s'engage dans la redécouverte des oeuvres d'Alkan ou de Wyschnegradsky, investit la scène lyrique et restitue la voix des compositeurs bâillonnés par l'Histoire (Klein, Ullmann). »

Dominique Druhen

L'Ensemble 2e2m est subventionné par la Ville de Champaign-sur-Marne au titre d'une résidence de création, le Ministère de la Culture (DRAC Ile-de-France) au titre de l'aide aux ensembles conventionnés, le Conseil Général du Val-de-Marne, la Sacem, et la Ville de Paris.

JEAN-BAPTISTE MATHIEU -VIDÉO

Après des études de sociologie et de cinéma, Jean-Baptiste Mathieu réalise des documentaires pour différentes chaînes de télévision (France 3, Canal +, Arte, Mezzo) explorant le processus de création artistique (arts plastiques, théâtre et musique). Il tourne ainsi *Conversations en miettes* et *Sans commentaires* qui dévoilent les répétitions de deux spectacles de théâtre musical de Georges Aperghis.

Il filme également le travail du metteur en scène Eric Vigner aux prises avec *L'illusion comique* de Corneille.

Pour Arte, il filme des créations de spectacle vivant, notamment *Oncle Vania* de Tchekhov, d'après la mise en scène de Julie Brochen avec Jeanne Balibar, et *Le Petit Chaperon rouge*, à partir d'un spectacle musical de Georges Aperghis.

Dans le cadre d'une commande d'artiste pour le Musée de Metz, il conçoit *Les visages de Jeanne*, une installation multi-écrans autour de la figure de Jeanne d'Arc au cinéma. Il imagine également des dispositifs vidéo intégrés à différentes mises en scène.

Par ailleurs, il réalise des clips musicaux et *Mer agitée*, un court-métrage de fiction avec Jean-Luc Bideau, avant de tourner *Comme un seul homme*, vertigineux solo d'un acteur qui recrée un monde avec les moyens du bord.

Son travail se situe souvent à la frontière entre documentaire, fiction et expérimentation.